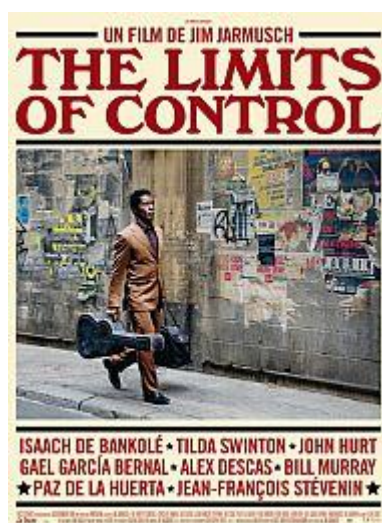


Des films

Pierre Raffard

8 décembre 2009

The Limits of Control (Jim Jarmush)



" Comme je descendais des Fleuves impassibles, Je ne me sentis plus guidé par les haleurs ". C'est par les deux premiers vers du *Bateau Ivre* que commence la dernière réalisation de [Jim Jarmush](#). Deux vers qui ancrent tout de suite le film dans cet univers poétique en apesanteur si cher au réalisateur. Dans ce dernier opus, nous suivons un homme solitaire chargé d'accomplir une mission que l'on pense hors de la légalité. Plus question ici des paysages nord-américains des films précédents, Jarmush s'expatrie en Europe. Entre Madrid, Séville et une campagne espagnole battue par les vents, le personnage rencontre hommes et femmes tout aussi seules et solitaires que lui qui semblent l'aider à remplir son mystérieux contrat.

Amateur de films mièvrément psychologisant, passez votre chemin ! *The Limits of control* est, à l'image des vers de Rimbaud et du visage d'Isaach de Bankolé, un film impassible, aérien et vénereux. On y retrouve cette grâce et cette légèreté déjà mises en scène par Jarmush dans *Stranger than paradise* ou *Dead Man*. Ce personnage silencieux et hiératique à l'élégance nonchalante, exécutant ses mouvements de relaxation, est le pendant du samouraï hip-hop de *Ghost Dog* maniant le sabre sur le toit de son immeuble. Tout comme dans *Ghost Dog*, l'espace du toit, ni hors, ni dans la ville, sert de décor à la narration mais aussi aux mouvements de l'esprit du " héros ". La ville est ici vécue à distance, tout comme le personnage regarde à distance le tableau du musée représentant... la vue de la ville ! L'art devient une médiation pour comprendre la réalité du monde perçu.

La narration est pourtant plus épurée, plus minimaliste que dans les films précédents. Jarmush pousse jusqu'au bout les limites du contrôle de la narration. Les personnages n'ont pas d'identité (tout juste une désignation dans le générique de fin, " Solitaire ", " Créole ", " Nue, ...), le " héros " ne prononce que quelques phrases, sa quête reste un mystère. Dans ce flou

narratif sublimé au temps imprécis, l'espace filmé devient un vecteur à part entière de ce minimalisme. A l'image d'Isaach Bankolé, la caméra ne bouge pas. Les lieux sont comme privés de mouvement. La vie reste intériorisée pour être violemment expulsée lors d'une catharsis artistique dans la salle de flamenco.

Ce sont alors les lieux qui consacrent cette mise à distance spirituelle. L'aéroport qui constitue le décor de la première scène annonce la nature des espaces qui vont suivre : des espaces neutres, pour le moins épurés, sans caractère propre. Qu'il s'agisse de l'aéroport, de la gare moderne, des extérieurs madrilènes filmés en contre-plongée ignorant totalement le paysage des rues, de la cage d'escalier de l'immeuble, de l'appartement, les lieux dans lesquels évoluent le personnage sont impersonnels. C'est la géométrie la plus stricte qui commande le paysage urbain. Même si nous savons où se déroule l'action (Madrid, Séville, un village espagnol), rien dans ce que filme Jarmush ne permet au spectateur de se repérer. Tout comme le fait le personnage, nous ne faisons que glisser dans un espace sans pour autant nous l'approprier. S'inscrire, se couler dedans, mais non le faire nôtre. D'ailleurs, chaque changement de costume intègre le héros dans son environnement, le fond dans l'espace comme un caméléon. Le bleu et le violet répondent aux couleurs de l'appartement madrilène, l'ocre et le marron aux murs de Séville, le vert et le gris aux montagnes surplombant le village. Ils le cachent, certes, mais ne le diluent pas dans les lieux. *The Limits of control* est un film du lieu, de l'espace, de la trajectoire, non du territoire.

Jarmush joue avec le contrôle que le réalisateur a sur le spectateur. Les codes du genre cinématographique sont là, mais ne sont pas efficaces. Comme l'écrit Thomas Sotinel dans *Le Monde*, " *Jarmusch essaie de se passer de scénario, de personnages, pour ne compter que sur la forme, sans cesse recommencée, d'une séquence* ". Certes le film reprend un certains nombres de figures cinématographiques mais dans le but de les priver de toute substance. La première scène renvoie aux films d'espionnage des années 1960 mais le spectateur ne comprend rien à la mission assignée ; l'apparition d'une femme nue n'est pourtant pas synonyme de sexe ; les messages contenus dans les boîtes d'allumettes sont tout aussi incompréhensibles que les paroles des deux personnages du début. La mise en scène d'un espace indéfini va dans le sens d'une narration pour le moins épurée.

Pourtant c'est aussi à l'intérieur de ces lieux froids, sorte de " paysage état d'âme ", que s'exprime une quête intérieure pour le héros. C'est dans le musée blanc et géométrique madrilène, face à ce tableau cubiste de violon que l'homme prend conscience de l'aspect ontologique de sa mission. Les successives visites au musée, les différents tableaux contemplés annoncent les épisodes à suivre. L'art semble un vecteur de compréhension du monde. A mesure qu'ils rencontrent des personnages symboles d'un type cinématographique (le gangster, la pin-up, le baroudeur) parlant chacun d'un aspect de l'art (musique, cinéma), c'est l'espace qui se diversifie, qui se colore, qui se précise. Progressivement, les paysages urbains madrilènes, gris, géométriques, interchangeables, laissent place à des espaces plus colorés, plus identifiables. Tandis que l'histoire se déroule, les lieux s'ouvrent et leurs contours se dessinent. *The limits of control* est le film d'un homme qui marche et qui se fond dans l'espace physique qui l'entoure pour tenter de mener la quête de son espace mental. Dans ce film poétique et onirique, Jarmush façonne une géographie aérienne, hors des lois traditionnelles de l'espace. Expatriant pour la première fois un de ses films en Europe, le cinéaste nous offre un film révolutionnaire au sens propre comme au sens figuré. Loin du traitement traditionnel de l'espace cinématographique, *The Limits of control* fait une place de choix à l'espace physique pour montrer l'espace mental. Peut-être car, comme l'explique

Jarmush lui-même, " [il] *trouve une forme d'inspiration dans l'état même du dépaysement, dans le déphasage, le décalage* [1] ".

Pierre Raffard

[1] <http://www.telerama.fr/cinema/much-about-jim-jarmusch-1-2,50083.php>

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).